

L'empathie rationnelle comme posture de traduction

Isabelle Collombat

► **To cite this version:**

Isabelle Collombat. L'empathie rationnelle comme posture de traduction. *TranscUlturAl: A Journal of Translation and Cultural Studies*, University of Alberta (Canada), 2010, Translation and Impersonation, 1 (3), pp.56-70. <https://ejournals.library.ualberta.ca/index.php/TC/index> . hal-01402655

HAL Id: hal-01402655

<https://hal-univ-paris3.archives-ouvertes.fr/hal-01402655>

Submitted on 24 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'empathie rationnelle comme posture de traduction

Isabelle Collombat
Université Laval

***Impersonation*/personnification : avatars d'un concept flou en français**

Plus ou moins consciemment, la position du traducteur, entre l'auteur et le texte, a souvent été décrite comme celle d'un imitateur chaussant les souliers d'un autre pour rendre son œuvre aussi fidèlement que possible. Le traducteur états-unien Eliot Weinberger (1992 : 60) évoque même l'extrême abnégation du traducteur, dont le métier consiste à jouer le rôle de l'auteur en pratiquant une absolue « dissolution de soi » (« *dissolution of the self*»), image qui nous semble caractériser – au moins partiellement – le processus que nous tenterons de décrire ici.

Si l'on peut s'entendre sur l'idée même d'*incarner*, il est en revanche moins facile de trouver un consensus sur le terme français pouvant décrire de façon précise et satisfaisante cette « dissolution de soi ». En anglais, il peut être naturel de recourir au nom *impersonator*, qui désigne notamment « *someone who impersonates another person* » (*Cambridge Advanced Learner's Dictionary*, via onelook.com [page consultée le 28 avril 2010]); en revanche, en français, le terme parfois utilisé de *personnificateur* n'est pas vraiment attesté¹ et, au Québec, on le trouve généralement accolé à l'adjectif *féminin*, ce syntagme étant utilisé comme équivalent de *drag-queen*.

Par ailleurs, la notion de *personnification* est souvent connexe à celle d'animisme dans son acception traductionnelle, qui consiste à prêter aux objets et aux animaux des sentiments, des pensées humaines. *Personnification* peut aussi être synonyme d'*archétype* (« Néron fut la personnification de la cruauté » [*Le Nouveau Petit Robert 2010*]); cette acception va à notre avis à l'encontre de la notion de « dissolution de soi » que l'on cherche à cerner ici pour caractériser le travail d'acteur effectué par le traducteur. En outre, les notions connexes à celle de *personnification* risquent de connoter négativement ce processus. Ainsi, tout d'abord, l'idée d'*imitation* est susceptible d'évoquer l'image dévalorisante d'un traducteur-perroquet se bornant à contrefaire – voire à singer – son auteur. Ensuite, *incarner*, au sens de « jouer un personnage dans un spectacle » (*Le Nouveau Petit Robert 2010*), reviendrait à accorder la primauté au seul auteur dans le processus de traduction; dans cette optique, le traducteur aurait pour seul rôle de se substituer à l'auteur – ce qui, nous le verrons plus loin, est trop limitatif pour rendre compte du processus de « dissolution de soi ». Enfin, les notions de

¹ Voir par exemple « Le français au micro », capsules linguistiques de Radio-Canada <<http://www.radio-canada.ca/radio/francaismicro/description.asp?ID=362&CAT=P&leid=746&lacat=a>>.

personnification ou d'*incarnation* sont étroitement liées à celle d'*allégorie*, qui introduit une valeur d'interprétation symbolique qui n'est pas sans évoquer le concept d'*équivalence* : ce nouveau venu risque encore une fois de semer la confusion dans le propos qui nous intéresse ici, soit caractériser la « dissolution de soi » pratiquée par le traducteur.

Ainsi, au terme de cette réflexion préliminaire, la notion d'*impersonation*/*personnification* nous apparaît insuffisante – ou en tout cas, insatisfaisante, du moins en français – pour rendre compte de la notion que nous cherchons à cerner dans le présent article, soit parce qu'elle ne décrit qu'imparfaitement la « dissolution de soi », soit parce qu'elle ne se concentre que sur l'auteur, alors que nous pensons que le traducteur doit aussi incarner le lecteur. En ce sens, il nous paraît opportun de désigner cette aptitude à se fondre dans l'auteur et le lecteur de manière à rendre compte au mieux, dans la langue d'arrivée, des processus qui sont à l'œuvre dans le texte de départ – et en tenant compte des nombreux paramètres qui les conditionnent – par le terme d'*empathie*, définie comme « perception exacte du cadre de référence interne d'une autre personne avec les composantes émotionnelles et les significations qui s'y rattachent, comme si l'on était l'autre personne, sans qu'il s'agisse d'une identification avec l'autre personne » (*Terminium*). Autrement dit, l'empathie serait une sorte de « dissolution de soi », mais sans « oubli de soi ».

Vers une empathie rationnelle objective

La notion d'empathie recouvre souvent des concepts affectifs et est souvent associée, en psychologie sociale, à des situations de face à face où la personne dotée d'aptitudes empathiques est sensible aux expressions faciales et autres manifestations extérieures des émotions. Toutefois, quelques rares auteurs – principalement le philosophe Benoît Hufschmitt (2002) – ont utilisé le terme complexe d'*empathie rationnelle* pour caractériser ce type de perception du cadre de référence externe d'une autre personne, situé non pas sur les plans affectif ou émotionnel, mais sur le plan rationnel; si l'empathie émotionnelle permet de comprendre ce que *ressent* l'autre, l'empathie rationnelle permet de comprendre ce qu'il *pense*. La nuance nous semble cruciale, car elle détermine la différence essentielle entre le subjectif et l'objectif. De fait, à notre avis, le traducteur du XXI^e siècle, professionnel dûment formé, ne peut plus se permettre de prôner la subjectivité et d'assujettir sa pratique à ses émotions, comme en témoigne notamment l'impératif d'objectivité mentionné à l'article 7 du *Code de déontologie de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec*. Dans cette perspective, l'apprentissage de l'objectivité est un gage fondamental de l'adaptabilité du futur

traducteur sur le marché professionnel, et l'initiation à l'empathie rationnelle nous paraît un bon moyen d'entretenir cette objectivité de façon proactive.

Nous posons comme prémisse que le rôle du traducteur s'insère dans une situation de communication globale donnée – nous fondant en cela sur une approche fonctionnaliste précisée par la théorie du *skopos* (Vermeer 2004 : 227-228) –, cette situation prenant elle-même place dans un contexte particulier et répondant à un (ou des) objectif(s) spécifique(s). En ce sens, la stratégie de traduction sera prédéterminée et subordonnée à ces paramètres : c'est ce que nous avons précédemment désigné sous le terme de « postulat traductif », soit la « démarche précédant la traduction elle-même et visant à établir une stratégie de traduction fondée sur le type de texte, son origine, ses destinataires et sa fonction » (Collombat 2009 : 48, 2004 : 8 et 2003 : 72). Il s'agit donc d'une mise en contexte, voire d'un conditionnement, que provoque le traducteur afin d'analyser les indices dont il dispose sur le texte et la situation de communication dans laquelle celui-ci s'incorpore, et ce, de manière à restituer dans la langue d'arrivée un texte présentant une équivalence fonctionnelle avec le texte d'origine. On comprend ainsi que l'émetteur (auteur), les destinataires/allocutaires (lecteurs) et le texte lui-même représentent autant de sphères dans lesquelles devra s'effectuer la collecte d'indices : dans le droit fil de nos remarques précédentes à propos de la place de la traduction littéraire, rappelons d'ailleurs que Reiss (2009 : 45) range les « auteurs » (écrivains, chercheurs, philosophes) parmi les « émetteurs », désacralisant par le seul choix de ce terme issu des théories de la communication l'auteur comme personnage à *incarner*. Il serait d'ailleurs sans doute judicieux d'ajouter à la liste des émetteurs les éditeurs, qui jouent un rôle déterminant dans la sphère particulière de la traduction d'édition², où leur pouvoir supplante de fait celui de l'auteur lui-même.

Si l'empathie est, comme nous l'avons précédemment mentionné, souvent rattachée à des notions affectives ou à des contextes de relation d'aide, elle est également présente dans les sciences sociales, notamment en ethnologie et en anthropologie. Dans ce contexte particulier, elle est associée à la compétence interculturelle, champ dont la transposition à la tâche du traducteur présente un intérêt indéniable, car elle permet d'affiner notre approche de la notion que nous cherchons à cerner, sinon à définir. Ainsi, comme l'explique Papadaniel (2008 : 138), « l'empathie n'est pas un principe unilatéral de projection de soi ou d'auto-effacement; elle est davantage une sorte de médiation qui agit entre soi et les autres

² À ce sujet, voir notamment Fukari (2005) et Kalinowski (2002).

dans un contexte où la relation à autrui n'est pas spontanée et doit être contrôlée. » Cette nuance vient renforcer la notion de rationalité évoquée plus haut – elle vient aussi minorer la pertinence du principe de « dissolution de soi », qui, au final, serait peut-être la rémanence d'une certaine vision lyrique de la traduction littéraire.

Dans une analyse de plusieurs études sur l'efficacité interculturelle conduites auprès des représentants de différents corps de métiers exerçant en contexte international (volontaires du *Peace Corps*, hommes d'affaires, personnel d'assistance technique, personnel militaire et religieux), Marandon (2001 : 80) fait état d'un consensus sur six critères d'efficacité interculturelle : l'empathie, le respect, l'intérêt pour la culture locale, la flexibilité, la tolérance et la compétence technique. Il cite à l'appui un modèle éprouvé d'efficacité de la communication interculturelle fondé sur sept critères comportementaux : la manifestation de respect et d'intérêt pour l'autre, la posture interactive, la relativisation des connaissances, l'empathie, la flexibilité dans la prise de rôle, l'habileté interactive et la tolérance de l'ambiguïté. Une synthèse de ces deux schémas fait apparaître un certain nombre de critères primordiaux dans l'attitude du traducteur, sous la forme de notions généralement associées à la réalisation de son mandat :

- le respect, par exemple, du texte de départ, de l'intention de l'auteur, ou du lectorat, que l'on peut associer, dans le cas du réviseur bilingue, à l'habileté interactive et à la tolérance de l'ambiguïté. En effet, s'il est généralement admis que le traducteur est souvent perfectionniste, les professionnels de la révision mentionnent à l'occasion que le réviseur doit être plus pragmatique, la chronophagie du perfectionnisme allant à l'encontre des impératifs du marché³;
- l'intérêt pour l'autre, qui se traduit par l'insatiable curiosité intellectuelle qui fait partie intégrante du potentiel de départ du traducteur, comme le mentionnent Bastin et Cormier (2007 : 26);
- la flexibilité, que l'on peut appliquer à la façon dont le traducteur peut naviguer entre la norme et l'usage et privilégier l'une ou l'autre selon la nature du mandat, selon que le client (qui a, dans un contexte pragmatique, généralement primauté sur l'auteur en tant que tel) souhaite implanter un usage, par exemple dans un contexte de francisation, ou favoriser la communication;

³ Voir notamment Mossop (2001 : 156).

- la relativisation des connaissances, qui peut se traduire par la pratique du « doute méthodique » prôné par Delisle (2003 : 124), doute qui fait partie intégrante de la méthode de travail du traducteur;
- l'empathie, qui, à notre avis, se situe en amont des précédentes car elle détermine de quelle manière le traducteur va envisager le mandat en fonction des paramètres du postulat traductif;
- la compétence technique, enfin, en vertu de laquelle le traducteur sera rompu aux principes de la traduction, ce qui est un gage de la confiance que lui accorde le mandant.

Dans ce schéma appliqué à la traduction, la compétence technique est indépendante des compétences empathiques – soit l'ensemble des compétences interrelationnelles – mais complémentaire de celle-ci, formant avec elle un ensemble indissociable pour la réalisation optimale du mandat.

Les auteurs s'entendent généralement pour dire que le traducteur est probablement celui qui jouit de la vision la plus fine, la plus profonde d'un texte donné : « traduire un ouvrage [...], c'est pénétrer en lui plus profondément que nous ne pouvons le faire par la simple lecture » (Larbaud 1997 : 69) – sans oublier que « lire, c'est [déjà] pénétrer dans le monde des autres pour en saisir les tenants et les aboutissants, fond et forme confondus » (Bastin et Cormier 2007 : 28). De fait, l'empathie rationnelle est souvent présente en filigrane derrière toute tentative de définition de la posture du traducteur à l'égard du mandat qui lui est confié. Et si, pour Larbaud, le traducteur a avant tout le plaisir de choisir les textes qu'il traduit, saisissant par là même la chance de les posséder plus complètement (1997 : 68-70), Bastin et Cormier, plus proches de la réalité contemporaine du métier, rappellent a contrario que la « démarche [du traducteur] sera celle d'un scientifique et non d'un simple décodeur, d'un producteur d'informations et non d'un simple consommateur » (2007 : 29). Au-delà, si le traducteur peut réagir au texte dont il se voit confier la traduction, par souci d'objectivité, toutefois, « il lui faudra savoir prendre ses distances par rapport à lui-même, à ses réactions parfois intimes » (Bastin et Cormier 2007 : 28), et s'il doit « s'immiscer dans le texte », il devra néanmoins porter « un regard extérieur sur ce qu'il sent, comprend et ressent » (Bastin et Cormier 2007 : 29). Toute l'ambiguïté est là : le traducteur doit entretenir une certaine intimité avec le texte à traduire – cette proximité devant être provoquée par l'analyse du texte et du paratexte, ce qui comprend la situation de communication –, mais tout en pénétrant le

texte, il doit le considérer de l'extérieur, en oubliant ses propres réactions, ce qui, paradoxalement, signifie qu'il doit avoir une conscience aiguë de ces réactions, savoir les analyser et faire en sorte qu'elles ne nuisent pas à l'objectivité dont il doit faire preuve dans la détermination de son postulat traductif puis dans l'exécution du mandat lui-même. C'est, au final, l'exacte définition de l'empathie : comprendre intimement l'autre sans se renier soi-même. Cette nuance est fondamentale, dans la mesure où le bagage cognitif du traducteur – que l'on peut simplement désigner sous le terme de « culture générale » – est essentiel à l'actualisation des instances discursives.

Vers une intégration de la traduction littéraire

Venons-en précisément à une problématique sous-jacente et néanmoins cruciale : jusqu'à aujourd'hui, l'empathie en traduction est généralement associée à la traduction littéraire, comme l'a fait notamment Françoise Wuilmart (1990), qui établit un distinguo très net entre les textes littéraires, selon elle empreints d'une « âme insaisissable » et où la « griffe des maîtres se retrouve jusque dans les moindres détails » (1990 : 236), et les textes scientifiques et techniques, qui « appartiennent au discours d'intention objective, analytique ou descriptif, et ne laissent par conséquent à la personnalité de l'auteur que très peu de place » (1990 : 236). Cette vision nous paraît réductrice, pour deux raisons principales : tout d'abord – et les travaux d'Umberto Eco⁴ antérieurs à la publication de l'article de Françoise Wuilmart avaient déjà largement exposé ce point, repris notamment par Christine Klein-Lataud (1997 : 31) –, l'auteur et le traducteur ne sont pas les seuls acteurs de la production textuelle. En effet, le lecteur y joue aussi un rôle aujourd'hui reconnu comme fondamental, et le traducteur ne peut plus se contenter d'une incarnation exclusive de l'auteur. Ensuite, alors qu'un certain nombre de théoriciens – Kaiser-Cooke (1994 : 137) et Wilss (1996 : 46) – posent la traduction avant tout comme une activité de résolution de problèmes, il nous paraît difficilement envisageable que celle-ci s'effectue sans recherche d'objectivité ni démarche analytique. De fait, pour Françoise Wuilmart (1990 : 237), la « griffe » d'un auteur se manifeste dans ses choix lexicaux, syntaxiques ou stylistiques, voire « entre les lignes ». Or, il semble qu'analyser des paramètres linguistiques ou textuels (niveau de langue, connotations éventuelles, structure des phrases, place des compléments, tropes, etc.) relève de la collecte

⁴ Notamment *Lector in fabula* (1985).

d'indices, et que les indices celés entre les lignes pourraient bien se trouver dans le paratexte, par exemple.

La vision lyrique – et souvent à ce titre trompeuse – de la traduction littéraire qui perdure encore trop souvent, à notre avis, tire son origine des origines mêmes de la traduction : pendant longtemps, notre pratique ancestrale s'est partagée – au moins dans le monde occidental – entre textes sacrés et textes littéraires, et peu à peu, le recul des premiers a entraîné une sacralisation des seconds. Mais aujourd'hui, la professionnalisation du métier de traducteur qui a caractérisé la deuxième moitié du XX^e siècle s'est étendue à la sphère littéraire : de fait, rares sont les traducteurs d'édition qui ont le loisir de choisir l'œuvre à traduire, et le « Dis-moi qui tu traduis et je te dirai qui tu es » de Larbaud (1997 : 89) perd de nos jours toute acuité. En effet, aussi difficile que cela soit à entendre, « une frontière abrupte sépare ceux qui peuvent prendre l'initiative de proposer à un éditeur la traduction de tel ou tel "classique" (universitaires et écrivains le plus souvent) et ceux qui reçoivent des commandes qu'ils n'ont pas toujours les moyens de refuser » (Kalinowski 2002 : 51). Ce clivage n'entraîne pas qu'une différence de statut et de revenus; il se manifeste aussi par une « ségrégation symbolique » entre les deux catégories de traducteurs, les traducteurs à temps plein – les traducteurs d'édition qui ne choisissent pas leurs mandats – se trouvant très souvent exclus « de l'accès au patrimoine littéraire le plus noble » (Kalinowski (2002 : 50). Il s'ensuit que la vision lyrique de la traduction littéraire évoquée plus haut ne correspond sans doute pas à la réalité de nombre de traducteurs d'édition à temps plein et que par surcroît, elle repose tacitement sur la prémisse d'une dichotomie entre la littérature générale et les paralittératures – la première jouissant d'un prestige culturel que peinent à acquérir les secondes.

Dans ce contexte, on comprend l'intérêt pour le traducteur, fût-il littéraire, d'être capable d'atteindre l'empathie rationnelle indispensable à l'accomplissement de sa tâche sans nécessairement avoir d'affinités avec le texte. On voit d'ailleurs que la traduction littéraire sort progressivement de sa gangue affective, comme en témoignent les approches polysystémique⁵ et sociologique⁶ qui ont vu le jour au cours des vingt dernières années et qui tendent à intégrer le texte littéraire dans un vaste ensemble régi par des principes économiques et culturels, notamment; notre réflexion se situe dans cette mouvance et vise à intégrer la traduction littéraire dans la pratique traductive et non à la positionner en marge de

⁵ Voir notamment Even-Zohar (1990).

⁶ Voir notamment Sapiro (2008) et Gouanvic (1999).

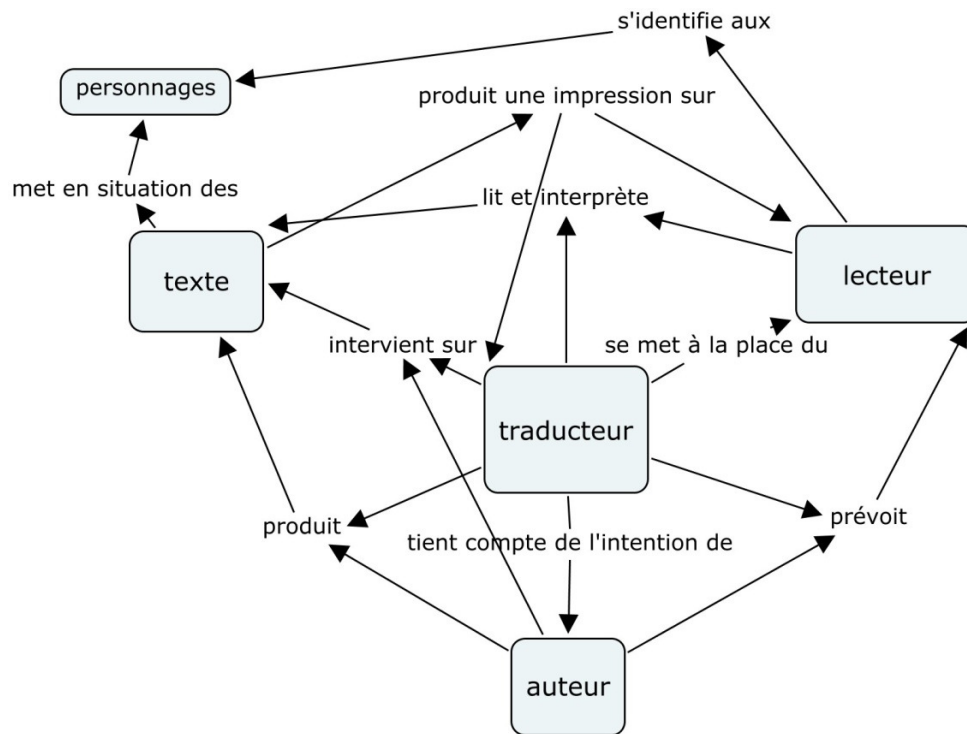
celle-ci, considérant qu'elle représente une spécialisation – fût-elle marginale – parmi les autres.

Une empathie polymorphe

Que ce soit en traduction littéraire ou en traduction pragmatique, il est aujourd'hui presque superflu de faire état de la coexistence de plusieurs entités placées désormais sur le même plan hiérarchique et contribuant chacune à l'accomplissement d'une transmission. Ainsi, après des siècles d'une exégèse littéraire « tyranniquement centrée sur l'auteur, sa personne, son histoire, ses goûts, ses passions » (Barthes 1984 : 62), la critique s'intéresse au lecteur et au texte au moins autant qu'à l'auteur. Quant au traducteur, il abandonne sa transparence d'obscur machiniste pour s'exposer aux feux de la rampe – suite logique, selon Klein-Lataud (1997 : 32) de la « valorisation du lecteur ». On est loin de l'autotélique finalité de « l'art pour l'art » : le texte ne saurait exister pour lui-même et, à peine livré en pâture aux lecteurs, il est doté d'une vie propre, affranchi de l'auteur même. En traduction pragmatique, outre sa fonction, le texte est lui aussi assujéti à son « lectorat-cible », et c'est pour cette raison que l'un des rôles du réviseur qui, « plus détaché du texte que ne l'est le rédacteur ou le traducteur, [...] se trouve en meilleure position pour tenir le rôle du destinataire » (Horguelin et Pharand 2009 : 21). À noter qu'un traducteur expérimenté sait cultiver l'aptitude au recul qui le rend apte à tenir lui-même ce rôle.

Une partie importante du postulat traductif est fondée sur l'auteur, et si celui-ci n'a pas clairement stipulé ses intentions, il est alors loisible au traducteur de les inférer en fonction d'autres indices paratextuels, comme le ferait un lecteur averti doté d'une solide culture générale – ce qui, somme toute, répond bien à la définition d'un « Traducteur Modèle », pour reprendre et adapter le terme d'Eco (1985).

Une autre partie essentielle du postulat traductif est élaborée en fonction du lecteur « prévu » par l'auteur, un lecteur « capable de coopérer à l'actualisation textuelle de la façon dont [...] l'auteur le pensait et capable aussi d'agir interprétativement comme lui a agi générativement » (Eco 1985 : 68), c'est-à-dire le « Lecteur Modèle ». En somme, le traducteur doit recréer le Lecteur Modèle au nom de l'auteur, et pour ce faire, il exercera son empathie rationnelle à l'égard de l'auteur comme du lecteur – ce dernier pouvant éprouver, dans le cas de textes littéraires, de l'empathie pour les personnages, notamment le narrateur –, selon un schéma relationnel complexe que l'on pourrait illustrer comme suit :



En acceptant une légère distorsion du concept d'empathie – celle-ci ne s'exerçant normalement qu'entre personnes, réelles ou fictives –, l'on pourrait presque avancer que le traducteur adopte également une posture empathique à l'égard du texte, dont il doit reproduire la fonction et le style, sans parler du contenu. Cela étant, on peut imaginer que, dans l'absolu, à partir du moment où sera réalisée la double condition empathique à l'égard et de l'auteur/émetteur, et du lecteur/destinataire, l'empathie avec le texte découlera naturellement des deux premières. À l'extrême, elle ne saurait exister sans celles-ci, dont elle est l'émanation, car le texte lui-même est l'émanation à la fois de l'intention de l'auteur et de la perception du lecteur – la fonction du texte étant comprise à la fois dans l'intention et dans la perception.

De fait, le traducteur recrée une situation de communication dans son intégralité, de l'émetteur au destinataire en passant par le vecteur; à cette fin, la posture empathique est indispensable à l'atteinte d'une objectivité optimale dans la réalisation de son mandat, et deux paramètres sont à notre avis symptomatiques de cette démarche, soit le rôle de la culture générale du traducteur et, en filigrane, sa relation à son propre bagage culturel.

Culture générale et empathie rationnelle

Nous l'avons vu, le traducteur doit incarner tour à tour l'auteur, le lecteur et, dans une certaine mesure, le texte. Or, son mandat consiste à « faire que ce qui était énoncé dans une langue naturelle le soit dans une autre, en tendant à l'équivalence sémantique et expressive des deux énoncés » (*Le Nouveau Petit Robert 2010*) : en passant d'une langue à l'autre, il passe de fait d'un système culturel à un autre, et la posture empathique qu'il doit adopter présuppose une connaissance approfondie des deux systèmes langue-culture en présence. Dans un article antérieur, nous avons abordé la question du rôle de la culture générale dans le processus de résolution des problèmes traductionnels (Collombat 2006) : lors de la traduction, le traducteur doit mobiliser ses connaissances extralinguistiques pour donner du sens à sa production textuelle, faute de quoi il se concentrera exclusivement sur la réalisation linguistique de cette dernière – les signifiants – au détriment de la cohérence sémantique. C'est un défaut fréquent chez les traducteurs débutants, qui manifestent souvent une focalisation excessive sur les questions linguistiques et tendent à se confiner derrière les garde-fous rassurants du calque et de la traduction littérale.

Les connaissances extralinguistiques en question relèvent de la culture générale, que nous avons définie comme une combinaison des connaissances issues de l'expérience acquise en tant qu'être humain, grâce à notre interaction avec notre environnement physique, et de celles qui proviennent de nos interactions au sein de la société dans laquelle nous évoluons, cette dernière étant culturellement marquée (Collombat 2006 : 60). Ce bagage cognitif est donc dual : il relève autant de notre réceptivité au monde physique qui nous entoure que de notre conscience culturelle et sociétale. Pour être en mesure d'utiliser ce bagage à bon escient, il est essentiel que ces connaissances soient suffisamment affirmées pour qu'elles puissent être mobilisées au moment de la traduction, ce qui sous-tend, de la part du traducteur, une bonne connaissance de sa propre culture et une certaine maturité. Rappelons-le, l'empathie n'implique pas une identification à l'autre : pour qu'elle puisse jouer pleinement son rôle différentiel, il est essentiel que le traducteur ait conscience de son identité et que celle-ci soit suffisamment affirmée pour qu'il soit en mesure de prendre de la distance par rapport au texte et surtout, par rapport à la perception qu'il en a.

La culture générale telle que nous l'avons définie rejoint la notion de « compétence encyclopédique » mise en évidence par Eco (1985 : 95-96), et qui consiste en un « système complexe » mis en place par le lecteur lors du processus interprétatif, en vertu duquel il actualise les structures discursives en confrontant le texte à ses propres connaissances.

Lorsqu'il *lit* un texte, le traducteur est avant tout un lecteur, et c'est pourquoi son premier réflexe consistera généralement à confronter celui-ci à sa *propre* encyclopédie. En revanche, lorsqu'il *traduit* un texte, il devra confronter l'actualisation discursive de celui-ci à l'encyclopédie du Lecteur Modèle prévu ou non par l'auteur : lors de ce processus – qu'un traducteur d'expérience pourra effectuer spontanément et même lors de la première lecture – il devra donc à la fois reconnaître ce qui, dans son interprétation, lui est strictement personnel, le différencier de ce qui devrait relever du Lecteur Modèle, et conjuguer l'encyclopédie de ce dernier avec celle de l'auteur, de façon à restituer le texte dans son intégralité sémantique et pourvu d'une potentialité interprétative équivalente à celle du texte original.

Le code linguistique

Pour illustrer le processus que nous venons de décrire, nous évoquerons un problème concret soulevé par une étudiante à la maîtrise en traduction qui avait fort judicieusement posé les prémisses de son postulat traductif, mais butait, au moment de la résolution de l'équation, sur un conflit entre norme et usage. L'extrait qu'elle devait traduire provenait d'un roman destiné aux adolescents écrit par un auteur canadien qui souhaitait susciter le goût de la lecture chez les jeunes garçons : l'appropriation de cette intention de l'auteur – à laquelle, incidemment, la traductrice adhérait – représentait la première manifestation de l'attitude empathique sur laquelle repose le postulat traductif. Pour rendre le texte attrayant aux yeux du lectorat cible, la traductrice s'efforçait de se mettre dans la peau d'un adolescent de quinze ans, ce qu'elle parvenait à faire soit en adoptant une posture empathique, soit en « testant » sa traduction auprès de ses propres enfants – procédé que nous considérerons comme une variante de la posture empathique. Or, lors de sa traduction, elle avait appliqué les principes normatifs régissant couramment la traduction pragmatique, utilisant pour ce faire les outils et références dont elle avait appris à se servir lors de son apprentissage de la traduction. Elle avait donc évité les anglicismes et les équivalents rejetés par lesdites références, et les effets contre-productifs de cette approche lui sont clairement apparus lorsque son fils lui a confirmé qu'aucun adolescent québécois ne dirait « appareil orthodontique » (terme recommandé) mais bien « broches » (terme dit « à éviter »). Si, à l'occasion, l'utilisation à bon escient d'un équivalent recommandé ou recommandable peut contribuer à son implantation dans l'usage – c'est le cas du cheval de Troie idéologique que constitue l'adjectif *états-unien*, par exemple –, chercher à imposer une terminologie normative dans un ouvrage destiné à

donner le goût de la lecture à des adolescents entraînera très certainement l'effet inverse : privé de la possibilité de s'identifier aux personnages, fonction primordiale de la lecture pour les jeunes⁷, le Lecteur Modèle risquera de n'éprouver aucun plaisir à lire et, au final, de prendre la lecture en aversion. Ainsi, par l'adoption d'un code linguistique fonctionnellement inadapté mais répondant à des canons par ailleurs acceptés, le traducteur aura failli dans son entreprise empathique, tant auprès de l'auteur que du lecteur.

L'exemple ci-dessus touche plus particulièrement au niveau de langue; la question est peut-être plus cruciale encore pour les régionalismes et les anglicismes qui s'épanouissent dans l'usage, mais sont condamnés par les ouvrages normatifs. Il est évident que le choix du code linguistique opéré par le traducteur devra répondre aux impératifs du postulat traductif, ce dernier ayant préséance sur la bienséance linguistique – ce qui n'exclut pas qu'à l'instar d'un Picasso ayant appris à maîtriser les bases du dessin classique avant de les déconstruire, l'apprenti traducteur devra lui aussi faire ses gammes et connaître à fond l'usage afin de savoir s'en affranchir quand c'est nécessaire. Dans cette perspective, il est fondamental que les apprenants aient conscience de ce qui, dans l'actualisation linguistique de leur bagage cognitif, est inhérent à leur propre culture : autrement dit, ils devront savoir jongler avec la variation diatopique selon les mandats de traduction, en s'efforçant toujours d'adopter une posture empathique éclairée et objective à l'égard du lectorat. Ainsi, s'ils doivent traduire des étiquettes destinées à figurer sur des chopines de bleuets produits en Nouvelle-Écosse pour l'exportation vers l'Europe francophone, ils devront savoir qu'en Europe, le bleuët est une fleur et que *blueberry* aura pour équivalent *myrtille* ou *brimbelle*. De même, pourquoi se priver de la puissance évocatrice d'un bavard qui parle à travers son chapeau ou d'un chat qui sort du sac, si les destinataires du message sont aptes à le décrypter? La question n'est pas de savoir qui a raison d'utiliser tel terme plutôt que tel autre, pas davantage que de stigmatiser un régionalisme par principe : l'empathie rationnelle du traducteur devrait le conduire simplement à savoir quand adopter tel code linguistique et pourquoi, sans préjugé et sans se laisser guider par d'autres principes que par le souci de s'acquitter de son mandat en toute objectivité et avec professionnalisme.

Au-delà, opter pour un paradigme empathique, notamment dans la formation des traducteurs, permet de sensibiliser les apprentis traducteurs à l'importance de leur rôle, ainsi que de les aider à prendre conscience des aptitudes qu'il leur est essentiel de développer ou

⁷ Voir notamment Giasson (2000 : 7-8).

d'acquérir afin de le remplir au mieux. La posture empathique permet également de s'affranchir des seuls aspects linguistiques de la traduction, qui ont encore trop tendance à obséder – voire à inhiber – les apprentis traducteurs, surtout en début de formation : de fait, au Québec et au Canada francophone, la peur de l'anglicisme – stigmatisé comme faute et non comme phénomène linguistique par un très grand nombre d'ouvrages normatifs – est souvent l'arbre qui cache la forêt communicationnelle. Cela étant, compte tenu des aspects « émotifs » recelés par la seule notion d'anglicisme, il est bel et bien nécessaire de favoriser, en début d'apprentissage, la différenciation des deux langues en présence afin de mieux servir la communication multilingue, mais ceci ne devrait pas, à notre avis, demeurer une fin en soi, le pragmatisme ne pouvant que mal s'accommoder d'un purisme désincarné.

RÉFÉRENCES

- Barthes, Roland. *Le bruissement de la langue : essais critiques IV*. Paris : Éditions du Seuil, 1984.
- Bastin, Georges et Monique C. Cormier. *Profession : traducteur*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2007.
- Collombat, Isabelle. « La didactique de l'erreur dans l'apprentissage de la traduction », dans *The Journal of Specialised Translation* Issue 12 - July 2009 : 37-54. [en ligne]. <http://www.jostrans.org/issue12/art_collombat.pdf>
- Collombat, Isabelle. "General Knowledge: a Basic Translation Problem Solving Tool". *Translations Studies in the New Millenium* vol. 4 (2006) : 59-66.
- Collombat, Isabelle. « Le XXI^e siècle : l'âge de la retraduction ». *Translations Studies in the New Millenium*, vol. 2, 2004 : 1-15.
- Collombat, Isabelle. « Traduire ou ne pas traduire : *Fleuve profond, sombre rivière* de Marguerite Yourcenar ». *GRAI*, n° 6, vol. 4, 2003 : 60-75.
- Delisle, Jean. *La traduction raisonnée*, Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2003.
- Eco, Umberto. *Lector in fabula, Le rôle du lecteur dans la coopération interprétative*, traduit de l'italien par Myriem Bouzaher. Paris : Grasset, 1985.
- Even-Zohar, Itamar. *Polysystem Theory*, special issue of *Poetics Today*, vol. 11, n° 1, Spring, 1990.
- Fukari, Alexandra. « Les maisons d'édition : freins ou moteurs du processus de traduction ? ». Jean Peteers (dir.). *La traduction, de la théorie à la pratique et retour*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2005. 141-150.
- Giasson, Jocelyne. *Les textes littéraires à l'école*, Boucherville (Québec) : Gaëtan Morin Éditeur, 2000.
- Gouanvic, Jean-Marc. *Sociologie de la traduction : la science-fiction américaine dans l'espace culturel français des années 1950*. Arras : Artois Presses Université, 1999.
- Gouvernement du Québec. *Code de déontologie de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec*
<http://www2.publicationsduquebec.gouv.qc.ca/dynamicSearch/telecharge.php?type=3&file=/C_26/C26R178_2_1.htm> (page consultée le 23 mai 2010).
- Horguelin, Paul et Michelle Pharand. *Pratique de la révision, 4^e édition revue et augmentée*. Montréal : Linguattech, 2009.
- Hufschmitt, Benoît. « L'inscription du sujet dans le texte de philosophie », *Semen*, 14, Textes, Discours, Sujet, 2002, [En ligne].

< <http://semen.revues.org/index2521.html>>. Consulté le 28 avril 2010.

Kaiser-Cooke, Michèle. «Translatorial Expertise—A Cross-Cultural Phenomenon from an Interdisciplinary Perspective». Mary Snell-Horby *et al.* (dir.). *Translation Studies. An Interdiscipline*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, 1994: 135-139.

Kalinowski, Isabelle. « La vocation au travail de traduction ». *Actes de la recherche en sciences sociales* 2002, vol. 2, n°144 : 47-54.

Klein-Lataud, Christine. « Traduction et plaisir du texte », *Protée*, hiver 1997-1998. 31-38.

Larbaud, Valéry. *Sous l'invocation de Saint Jérôme*. Paris : Gallimard, 1997.

Le Nouveau Petit Robert, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, édition électronique, nouvelle version du dictionnaire *Le Robert* de Paul Robert, texte remanié et amplifié sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey, 2010.

Marandon, Gérard. « Empathie et compétence interculturelle », Adam Kiss (dir.), *L'empathie et la rencontre interculturelle*. Paris : L'Harmattan, 2001.

Mossop, Brian. *Revising and Editing for Translators*. Manchester, UK, Northampton, MA : St. Jerome Publishing, 2001.

Papadaniel, Yannis. « Empathie des chercheurs, empathie des acteurs. Chassé-croisé méthodologique », *Journal des anthropologues*, n° 114-115, 2008 : 129-144.

Reiss, Katharina. *Problématiques de la traduction*, traduction et notes de Catherine A. Bocquet. Paris : Économica, 2009.

Sapiro, Gisèle (dir.). *Translatio : le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*. Paris : CNRS Éditions, 2008

Vermeer, Hans J. « Skopos and Commission in Translation Action », Lawrence Venuti (ed.), *The Translation Studies Reader*. New York and London : Routledge, 2004.

Weinberger, Eliot, *Outside Stories 1987-1991*, New York : New Directions, 1992.

Wilss, Wolfram. *Knowledge and Skills in Translator Behavior*. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins, 1996.

Wuilmart, Françoise. « Le traducteur littéraire : un marieur empathique de cultures ». *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, vol. 35, n° 1, 1990 : 236-242.